Review

Author(s): Louis Brandin

Review by: Louis Brandin

Source: *The Modern Language Review*, Vol. 17, No. 2 (Apr., 1922), pp. 194-195

Published by: [Modern Humanities Research Association](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3714450>

Accessed: 09-01-2016 17:50 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Modern Humanities Research Association is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The Modern Language Review*.

<http://www.jstor.org>

justified. The adjective in *cheval gai* (= L. *equus vacuus*, unharnessed and unmounted), or *hareng gai*, shotten herring, no doubt belongs to *gaif*, but can hardly be identical with *gai*, jocund.

Professor Nicholson also has a little group of compounds of *sub-*, in which he assumes the same contraction as in *sombre*, L. *sub umbra*. Such are *soigner*, V.L. **sufungare*, for **sufungi*; *saur* (in *hareng saur*), back-formation from *saurer*, L. **subaurare* (cf. *subauratus*, Petronius); *sonder*, V.L. **sufundare*; *sorner*, L. *subornare*; *souiller*, V.L. **sub-fodicularare*, etc.

I have touched on only a small proportion of the problems handled in this fascinating volume, and have not space to discuss Professor Nicholson's emendations of the *Oaths* and *Eulalie*. Though I disagree with many of his etymological conclusions, and prefer to await the verdict of more able critics on others, I feel that these bold, original and stimulating *Recherches* deserve the serious attention of all Romance scholars. The two points most open to criticism are a too great readiness to assume that forms in the other Romance languages are borrowed from O.F., and a too frequent use of such confident expressions as 'incontestable,' 'sans aucun doute,' 'le doute n'est plus possible,' etc.

E. WEEKLEY.

NOTTINGHAM.

Chansons Satiriques et Bachiques du XIII^e siècle. Éd. par A. JEANROY et A. LÂNGFORS (*Classiques français du moyen âge*, XXIII). xiv+145 pp. 7 fr. 50.

Les Chansons de Conon de Béthune. Éd. par A. WALLENSKÖLD (même série, XXIV). xxiii+39 pp. 3 fr. Paris: H. Champion. 1921.

Les deux derniers tomes de l'excellente collection publiée sous la direction de Monsieur Marie Roques sont consacrés à la poésie lyrique. Sous le titre de *Chansons Satiriques et Bachiques*, MM. A. Jeanroy et A. Långfors ont réuni 45 chansons françaises rentrant dans le genre de la satire générale; ils ont provisoirement laissé de côté les chansons relatives à des événements ou personnages déterminés qu'ils se réservent de publier dans un autre recueil. Quelques-unes des chansons incluses dans le tome XXIII des *Classiques français* ne sont pas plus bachiques que satiriques; mais on serait mal venu de faire ressortir le côté artificiel du classement auquel se sont arrêtés les auteurs quand les auteurs mêmes ont eu à cœur de le signaler eux-mêmes (cf. p. ix, dernier paragraphe).

Des 45 pièces qui forment le recueil 24 sont anonymes, ou 25, si l'attribution du no. VI (*Bien mostre Dieus apertement Que n'ovron mie a son plaisir*) au trouvère Moniot n'a aucune valeur. Les autres chansons sont dues à Jacques de Cysoing, Gontier de Soignies, Aubertin d'Araines, Rutebeuf, Bestourné, Gilles de Vieux-Maisons, Pierre de Molaines, Richard de Fournival, Baude de la Quarrière, Robert de Reims dit *La Chèvre*, Jehan de Grieviler, Simon d'Authie, Mahieu le Juif, Jacques de Hesdin, Jaquemin de la Vente, Jehan d'Auxerre, Gobin de Reims. Les

chansons satiriques comprennent les pièces dirigées (a) contre le siècle (I–V); (b) contre le clergé, les ordres monastiques et les médisants (VI–X); (c) contre l'Amour (XI–XXIII); (d) contre les femmes (XXIV–XXXVIII). Les chansons bachiques sont au nombre de sept et non de cinq (comme il est dit par distraction p. XII, 4 lignes avant la fin) nos. XXXIX–XLV.

L'Introduction traite de la langue, des auteurs, des sujets, des genres. C'est un modèle de netteté et de concision. Le texte est établi avec beaucoup de soin; les auteurs sont parvenus à résoudre presque toutes les difficultés d'un texte parfois extrêmement obscur. Celles dont ils n'ont pu se rendre maîtres paraissent vraiment désespérées, comme c'est le cas pour les vers 49–52 de la chanson XL.

Ce recueil sera accueilli avec satisfaction par tous les curieux de la poésie lyrique française du moyen âge; d'abord beaucoup des pièces qu'il contient sont remarquables par leur caractère individuel et personnel et ensuite trois chansons, les nos. XXXIX–XLI, ont très probablement comme auteur Colin Muset, ou, en tout cas, elles ont l'esprit, la bonhomie et le charme qui caractérisent les productions du cointe et candide jongleur.

Le tome XXIV, *Chansons de Conon de Béthune*, est dû à Monsieur Axel Wallensköld. Le savant philologue de Helsingfors avait déjà publié en 1891 une édition des chansons de ce trouvère; elle lui avait servi de thèse de doctorat. L'édition actuelle a conservé tous les mérites de celle de 1891: elle est à la fois plus concise et plus précise en ce qui concerne la biographie du poète, la filiation des manuscrits et l'attribution des chansons. En outre il a renoncé à cet exercice artificiel, mis à la mode par certains romanistes d'antan, qui consistait à 'reconstruire' la langue littéraire d'un écrivain, à 'normaliser' les textes, à faire suivre aux auteurs médiévaux, qui n'en pouvaient mais, les règles élaborées avec plus ou moins de méthode dans les 'séminaires' de philologie; et il s'en est tenu, tout simplement, à l'orthographe des manuscrits qu'il prenait pour base. Il a enfin serré de plus près la question si délicate de la langue de Conon de Béthune et il est arrivé à une conclusion qui est un peu compliquée mais, somme toute, acceptable. Les poètes courtois, comme Gaston Paris l'avait indiqué dès 1889, 'avaient appris à ne pas mettre dans leurs chansons de formes provinciales, mais à parler le français de Pontoise' (*Romania*, XVIII, p. 570). Monsieur Wallensköld reconnaît que Conon de Béthune s'est servi d'un langage 'qui tenait le milieu entre le francien et le dialecte picard prononcé' (cette expression 'prononcé' n'est pas très heureuse), 'donc probablement l'artésien, mitigé peut-être par des traits franciens.' ('Peut-être' est vraiment superflu.)

Le texte est établi avec beaucoup de soin; le glossaire donne l'explication des difficultés qui sont résolues de façon très satisfaisante. La bibliographie est complète. Il est dommage que l'auteur n'ait pas pensé à y ajouter une liste des comptes-rendus dont son édition de 1891 a été l'objet.

LOUIS BRANDIN.

LONDON.